Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 48 (1960)

Heft: (2)

Artikel: Le Parti socialiste

Autor: Mermoud, Gisèle

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285187

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notre participation à la vie politique — Présentation des partis (VII)

A l'intention de nos nouvelles abonnées, rappelons comment est partie cette rubrique « Notre participation à la vie politique ». Elle a été suscitée par les lectrices elles-mêmes. Et par leurs commentaires. Celui-ci surtout, qui revient le plus souvent : « L'idée de faire partie d'un parti m'est tout à fait contraire ! » Comme il est toujours bon d'apprendre à connaître ce qui nous déplaît, ce qui nous effraie, nous essayons de vous faire voir de plus près ces partis, leur utilité. Nous avons vu :

1. La peur de s'engager. N° 129. — 2. On nous demande de collaborer. Jouons le jeu. N° 130. — 3. Ce qu'ils attendent de nous. N° 131. — 4. L'histoire, en raccourci, des partis politiques. N° 132, par ordre chronologique. — 5. Les partis eux-mêmes : le parti libéral, N° 133 ; le parti radical, N° 134 ; et aujourd'hui :

Le Parti socialiste

Le socialisme est né de la misère du peuple ; il fut et demeure un mouvement de revendications non seulement matérielles — combien modestes d'ailleurs — mais aussi morales, une immense aspiration vers plus de justice dans la société et plus de dignité pour la personne humaine.

Si la révolution de 1789 a légué les droits de l'homme, la liberté, l'égalité et la fraternité restaient bien illusoires. Peut-on du reste concevoir l'égalité lorsque l'équité n'est pas respectée ? Quant à la liberté, « à un certain degré de misère, il est indécent d'en parler. » Ce n'est pas nous qui l'affirmons, mais l'ancien président Coty. La révolution de 1848, qui a tenté de mettre en pratique les principes de 89, s'est vue « en quelques mois confisquée par la bourgeoisie. »

Au cours du XIXe siècle, et parallèlement au mécontentement populaire dû surtout aux conditions de travail lamentables qui résultaient du développement du machinisme, des courants doctrinaux virent le jour. Babeuf (fin du XVIIIe siècle déjà), Fourier, Saint-Simon sont considérés comme les précurseurs du socialisme. Marx et Engels marquèrent un nouveau pas en donnant naissance au socialisme scientifique, par opposition au socialisme utopique de leurs prédécesseurs, et en portant l'action ouvrière sur le plan international.

Une rencontre entre ouvriers français et anglais eut lieu à Londres en 1862. Le premier Congrès de l'International se réunit à Genève en 1866, puis ce fut Lausanne (1867), Bruxelles (1868) et Bâle (1869). Les objectifs du Congrès de Genève étaient la création d'organes mutualistes, de coopératives de production, d'organisme de crédit, la journée de 8 h. et la limitation du travail des femmes et des enfants.[1]

Le parti socialiste suisse a été fondé en 1870, sur l'initiative de H. Greulich, rédacteur de la Tagwacht, des sections suisses de la Première Internationle et des membres de la société du Grütli. En 1901 s'opérait la fusion du Grütli et du parti socialiste.

Pendant la guerre de 14-18, à l'instigation du socialiste bernois Robert Grimm, deux rencontres internationales eurent lieu à Zimmerwald et à Kienthal — auxquelles prirent part, entre autres, Trotski et Lénine. Leur but était d'inciter les classes ouvrières européennes à faire pression sur leurs groupements respectifs pour qu'ils mettent fin aux hostilités. « La guerre — disaient les délégués — n'a jamais tué la guerre. » Mais la guerre n'est, hélas, pas affaire d'idéalistes. Kienthal et Zimmerwald n'eurent pas d'écho dans une Europe à feu et à sang.

La révolution russe de 1917 a suscité un immense espoir dans le monde ouvrier : un pays allait enfin réaliser le socialisme. Il fallut vite déchanter : l'URSS n'était pas le socialisme. La rupture entre socialistes et communistes suisses fut consommée au congrès des 10, 11 et 12 décembre 1920 (refus des 21 conditions d'adhésion à la 3e Internationale).

Actuellement le parti socialiste suisse compte près de 60 000 membres dont 6000 femmes qui viennent de tenir leur congrès à Saint-Gall, les 24 et 25 septembre dernier.

Le PSS entend réaliser ses buts par la voie démocratique ce qui, maintenant qu'il participe presque partout à l'exécutif, lui sera plus aisé que par le passé. (Rappelons pour mémoire que c'est le premier Conseiller fédéral socialiste Ernest Nobs qui a sorti des tiroirs les projets d'AVS et qui a mis sur pied de manière effective cette institution dont personne ne saurait plus nier la nécessité).

Les socialistes estiment insuffisant notre système de sécurité sociale. Ils demandent l'amélioration des prestations de l'AVS, de l'assurance invalidité, de l'assurance chômage, l'extension de l'assurance maladie aux couches les moins favorisées de la population ; la création d'une assurance maternité. En bref, un service de santé généralisé. Ils demandent que les écoles professionnelles, les universités, soient plus largement ouvertes à la classe paysanne et à la classe ouvrière. Il existe là des forces neuves qui pourraient être utiles au pays. Les socialistes demandent encore une plus grande protection de la famille, la revalorisation du travail de la ménagère qui est actuellement taxé à 30 % de l'apport des conjoints.[2]

Le gigantesque développement des moyens de production, le coût élevé des recherches entraînent la participation des pouvoirs publics et nous nous acheminons de ce fait vers une forme d'économie mixte, où l'économie collective complètera et corrigera l'économie privée. Les socialistes préconisent aussi le contrôle par les pouvoirs publics ou le transfert à la collectivité des entreprises à caractère monopolistique. Il faut parvenir à assurer la primauté du travail sur le capital de façon à garantir le plein emploi.

Quant aux interventions socialistes aussi bien sur le plan communal que cantonal ou fédéral, tendant à freiner la spéculation sur les terrains, elles ne se comptent plus. Et pourtant, il y a un problème fondamental : un terrain payé au prix fort (pour ne pas dire exorbitant), hausse le coût du bâtiment qui, dès lors, n'est plus rentable que par des loyers élevés ; la hausse des loyers entraîne fatalement des revendications de salaires.

Il est incontestable que la réalisation du socialisme qui exige de l'individu qu'il fasse passer son intérêt personnel après l'intérêt de la collectivité, entraîne des sacrifices, des renoncements. Le socialisme n'est cependant pas synonyme d'égalitarisme ; il ne vise pas à créer un type uniforme du pôle Sud au pôle Nord. Des différences provenant de la nature elle-même subsisteront toujours. Ce dont il s'agit, c'est de libérer l'homme de l'exploitation économique de façon qu'il puisse librement exercer ses capacités et ses dons, quelles que soient son origine et sa fortune. Nul ne doit disposer de privilèges ou de pouvoirs économiques tels qu'ils permettent d'exploiter les autres. Il existe encore dans le monde des millions d'êtres humains que la misère éloigne de la démocratie ; ils sont prêts, dès lors, à n'importe quelle aventure totalitaire. A nous de faire en sorte que la promotion humaine de ces êtres encore opprimés soit réelle, à nous de veiller à ce que notre intervention ne soit pas une nouvelle forme de colonialisme.

En Suisse, bien sûr, nous ignorons la misère crasse, mais il n'en existe pas moins — malgré la période extrêmement faste que nous vivons et dont nous ignorons d'ailleurs la durée — des gens qui vivent pauvrement, petitement, chichement, des gens qui sont victimes d'injustice, d'arbitraire, de contraintes. Il faut donc qu'une législation appropriée, qu'une structure sociale inspirée par l'équité permettent à tous d'être à l'abri des vicissitudes de l'existence.

Gisèle Mermoud

[1] En 1841, la loi française prévoyait que l'âge d'admission dans les usines ne pouvait être inférieur à huit ans.

[2] Il est intéressant de constater que dès son origine, le socialisme a attiré des femmes qui jouèrent au cours de son histoire un rôle que l'on ne saurait négliger. Il est vrai que dès leur fondation tous les partis socialistes admirent les femmes au même titre que les hommes ce qui a facilité leurs moyens d'expression.

Que lit-on ?... Qu'écrit-on ?

Trois fois le tour de la terre... avec Nixon

Un ami américain de passage avec sa jeune femme zurichoise nous raconte l'expérience extraordinaire qu'a été pour lui le fait de participer à toute la campagne de Nixon auprès de qui il avait été détaché par l'agence de voyage American Express, Celle-ci avait offert aux deux candidats les services de spécialistes pour coordonner les déplacements de leur immense équipe, éclaireurs, train spécial avec le gros de la troupe, etc. La jeune femme, qui vit depuis quatre ans en Amérique, a passé toute la nuit à côté de son poste de télévision pour suivre le dépouillement des votes. « C'était épuisant et passionnant de voir un candidat partir en flèche, puis perdre son avance, passer second, remonter. Mon mari, lui, a fait avec Nixon plus de 130 000 km. Trois fois le tour de la terre. »

•

Si j'avais 21 ans...

D'une lectrice suisse, travaillant depuis six ans aux Etats-Unis : « Vous savez que nous avons un nouveau président. Je me demande ce qu'on en pense en Suisse et je vais surveiller votre journal pour voir si on en parle. On ne peut juger un homme avant de l'avoir vu agir. Je n'ai pas voté pour Kennedy mais j'espère, avec ses partisans, qu'il prouvera ses capacités. J'ai été voter pour la première fois de ma vie et j'étais un peu émue de voir les électeurs s'enfermer dans ces petites cabines ! Un système épatant et si joli qu'on voudrait s'amuser avec ses flèches pendant un bon moment ! Ce qui est curieux ici, c'est de constater le manque de raisonnement de certaines personnes. Presque pathétique ! Les jeunes, par exemple, étaient tous pour Kennedy parce qu'il est beau ». Chacun ses goûts dans ce domaine ! Et comme on ne peut voter ici qu'à partir de 21 ans, ils se contentaient d'arborer de gros boutons avec la mention : « Si j'avais 21 ans, je voterais pour Kennedy ».

*

Une voix perdue

« Il aura manqué une voix dans les urnes de Genève, écrit Mme V., « celle de Colette Jan qui, au cours d'une émission plus spirituelle qu'intelligente, nous a fait savoir qu'elle n'irait pas voter parce qu'elle était « trop féminine pour être féministe. »

•

La perruche qui aimait l'encre

Une lectrice neuchâteloise, intriguée (elle n'est pas la seule) par la perruche qui aime l'encre, admet à la rigueur cette bizarerie mais, ajoute :

« quant à boire l'encre des points sur les i, je crois que la fantaisie vous entraîne un peu loin. » C'est pourtant en faisant les points sur les i qu'on en est le plus généreux. Quand on aime la précision, surtout.

Et quand elle rencontre quelque attardé qui écrit encore à la main, c'est une aubaine.

Paris fait réfléchir ou la paix des Galapagos chez soi

Sommes-nous condamnés à vivre, sans moyen de défense, dans le monde de fous où nous vivons ? Notre collaboratrice, rentrant d'un voyage à Paris où elle a été suffoquée par les clameurs, les vapeurs, les odeurs, les embouteillages, les périls de la rue et de la vie au galop, se pose cette question. Il y a heureusement des réactions à l'échelle sociale, des mesures de protection prises par divers établissements. Il y a aussi une défense individuelle, dont Mme Rochat aborde aujourd'hui un aspect.

Pour chacune de nous, la question se pose un peu différemment, mais elle revient à ceci : Comment préserver un îlot de paix dans notre vie quotidienne, dans la famille, dans le milieu professionnel ? Comment nous protéger, et protéger les autres, du bruit, de la hâte, de l'agitation inutiles ?

Est-ce une question qui vous préoccupe ? Vous plaignez-vous souvent que la vie actuelle soit trop bousculée, trop bruyante, trop éparpillée ? Avez-vous trouvé des solutions ? Ce rythme vous convient-il au contraire ?

Nous serons heureuse de publier vos commentaires, vos réponses.

L'autre jour, dans une vitrine d'appareils ménagers, j'ai lu, trônant sur une machine à laver, la pancarte suivante : « La machine que vous aimerez parce qu'elle est telle que vous la désirez ».

Rencontre insolite de la machine et de l'amour... L'amour de la machine. Ne serait-ce pas là en fin de compte la source du déséquilibre de la vie actuelle ? Là que devrait intervenir une démarche individuelle de réaction ?

Ce qui frappe, en effet, c'est l'inconscience et l'inertie du plus grand nombre. On s'aborde à coups de lieux communs qui font écho aux thèmes rebattus de la presse et de la radio : « Ce monde déséquilibré... ce siècle de fer et de technique... dans l'univers de fous où nous vivons... » Et les gens qui tiennent ces propos sont les premiers par ailleurs à apporter leur petite contribution au déséquilibre ambiant d'une manière ou d'une autre.Tel couple, dangereusement centré sur son bonheur familial, gâte ses enfants en leur accordant trop tôt des facilités techniques qui font de la vie un jeu d'épate, de sorte qu'ils ne conçoivent plus une existence d'où elles seraient exclues — fût-ce le temps de les mériter par leur travail. Tel autre couple s'octroie imprudemment la télévision. Résultat : tout effort de culture personnelle est enrayé et, chose plus grave, une nouvelle source de conflit surgit avec les enfants dont la TV entrave le travail scolaire. Il en est encore qui ne peuvent plus vivre sans voiture. Pour financer l'achat, la femme travaille hors de chez elle, met les bouchées doubles, s'énerve, se fatigue et tout le monde en pâtit. Cet effort insensé, qu'on ne s'imposerait pas pour la plus noble cause, on l'accomplit au mépris de la plus élémentaire sagesse pour le plaisir de rouler comme tout le monde le dimanche sur des routes de jour en jour plus dangereuses.

Il y a cinquante ans déjà, l'écrivain anglais Kipling, célébrant l'ingéniosité des machines, rappelait cependant à l'homme qu'elles ne peuvent ni aimer ni surtout pardonner. Et c'est bien là le pire, leur insensibilité, car c'est ce que l'homme « aime » en elles, parce qu'il n'a plus le désir de prendre contact avec l'humain. Il est plus facile de s'entendre avec un moteur qu'avec une personne ! Cela flatte l'instinct de puissance et de domination.

Ce n'est pas facile de remonter le courant. C'est pourtant la seule démarche individuelle susceptible de freiner la poussée aveugle des choses. Il n'est pas question de bouder les progrès de la technique — là où l'on peut parler de progrès. Il s'agirait plutôt à leur égard de préserver une sorte de « distanciation » qui permettrait d'en *user* sans en *abuser* ni en *mésuser*. Il faudrait que ces « enfants de nos cerveaux » — these children of our brains — comme les appelait Kipling encore, ne deviennent jamais les maîtres de nos vies. Il faudrait mobiliser toutes les réserves spirituelles pour ne pas se laisser envahir ni dominer, pour reconquérir un esprit de simplicité et de liberté en face de cette emprise qui vide les êtres. Je pense à ce mot d'Henri Miller qu'un certain vide spirituel de l'univers américain écœure parce qu'il ne trouve « rien devant quoi se prosterner », et qui conclut : « L'enfer, c'est l'absence de l'esprit ».

Pour échapper à cet enfer, il semble que la femme soit mieux armée que l'homme. Génératrice de vie, et par là même beaucoup plus proche instinctivement que son compagnon des sources profondes de cette vie, elle devrait pouvoir sauvegarder mieux que lui les vraies valeurs de l'existence, enrayer les dégâts de l'apprenti sorcier en lui rappelant la formule magique qu'il a oubliée, et qui n'est autre que celle de l'amour. Au lieu de pousser à la roue, comme trop souvent, pour la faire tourner plus vite encore, elle devrait freiner en mettant l'accent sur les richesses du cœur et de la sensibilité. Les enfants surtout, hommes et femmes de demain, ont besoin qu'on les arrache à la frénésie si dangereuse du monde moderne pour les remettre en contact avec la nature, qu'on défende leur système nerveux si fragile et si menacé en leur assurant un minimum de calme, d'équilibre psychique, de sommeil.

Il y a une poignée d'Européens qui, dégoûtés des dangers de la civilisation moderne, ont émigré aux îles Galapagos pour réaprendre à vivre. Sans aller si loin, toute femme peut créer autour d'elle pour les siens un îlot où l'on respire l'air du large dans la libre possession de soi-même. Car vivre, c'est trouver la conduite la plus apte à assurer la satisfaction harmonieuse de tous les besoins.

Marguerite Rochat

Toute la mode en un commentaire

J'ai toujours admiré l'art qu'ont les paysans de dire en un mot ce que nous exprimons en dix. Nouvel exemple de cette concision samedi dernier, en pleine agitation d'un jour de marché.

Sur une place où la bise siffle, nous sommes plusieurs à attendre un tram. A côté de moi, une paysanne qui a posé ses bras sur l'anse de son panier. Nous observons le va-et-vient.

Avez-vous remarqué les remous que provoque sur son passage, et avant son passage une femme « à la dernière mode » ? Celle-ci, tout le monde la regardait. Plus de regards méchants qu'amusés, il faut bien le dire. La bise ne prédispose pas à la bienveillance. La jeune personne ne paraissait pas s'en soucier. Elle portait une jupe droite, étroite, **très** courte et un bonnet de fourrure droit, gonflant, **très** haut. Il était blanc et paraissait monstrueux.

Sans bouger la tête, ma voisine commente ce passage avec sagacité et humour : « Un peu plus sur les genoux et un peu moins sur la tête, non ? »